Béatrice Durand
Dossier pour accompagner l'atelier « Fictions de l'autre », Freiburg, 4 novembre 2026

- Je présenterai les textes listés en 1 (« Deux phénomènes perceptifs contemporains ») dans la première partie de mon intervention.

- Les textes proposés en 2 sont destinés à servir de matériaux pour la partie « atelier » de la séance. Les participant.e.s qui le souhaitent peuvent en prendre connaissance à l'avance et éventuellement choisir un texte en particulier. À titre de suggestion : celles et ceux qui s'identifient comme français.e.s pourraient choisir un texte en allemand et celles et ceux qui s'identifient comme allemand.e.s pourraient choisir un texte en français. L'idée est de se confronter au regard que l'"autre" porte sur le pays qui vous est familier (i. e. dans lequel vous avez grandi…). Idéalement, vous pourriez aussi constituer des tandems composés d'une personne qui s'identifie comme française et d'une personne qui s'identifie comme allemande. NB : l'identité allemande ou française est ici une simplification à laquelle on fait appel pour des raisons purement heuristiques (et pas dans le but d'enfermer les individus dans des catégories). Cette simplification ne doit pas empêcher de tenir compte d'autres composantes de l'identité personnelle, qui ont, elles aussi, des vertus heuristiques.

Bibliographie générale sur l'imagologie en général et sur la perception réciproque entre France et Allemagne dans : Béatrice Durand, Dana Martin et Anne-Sophie Gomez, "La fabrique des images : des outils pour comprendre l'altérité", *Allemagne d'aujourd'hui*, 2025/4, n°254, pp. 81-100 : https://doi.org/10.3917/all.254.0081

1. Deux phénomènes perceptifs contemporains (B. Durand)

1.1. Regard "français" sur l'Allemagne : « Scénarios mémoriels : l'obsession de l'histoire allemande »

Voir la présentation du corpus « Scénarios mémoriels » (avec une bibliographie des sources primaires) sur le site de Vis-à-vis : https://visavis.hypotheses.org/894

Yannick Haenel, *Cercle,* 2007 (Prix Décembre en 2007 et prix Roger Nimier en 2008)

À 8h07 sur le quai du métro, le narrateur décide de ne pas retourner à son travail. Il rompt avec la vie qui a été jusqu'ici la sienne (compagne, travail) pour être disponible à *l'événement* et s'installe dans un petit hôtel parisien. Il essaie d'écrire cette expérience. Le récit de cette phase de son expérience constitue le premier « cercle » du roman, un séjour à Berlin, puis à Varsovie constitueront un second et un troisième cercle.
Il arrive à Berlin un 26 décembre et erre sans but dans la ville enneigée. Frigorifié, il perd connaissance devant un bar louche tenu par des Russes mafieux et proxénètes. Le séjour à Berlin sera un « cauchemar » (p.328), une « expérience qui [l]'a rendu fou » (p.331), dont il ne se remettra qu'en poursuivant son voyage vers Varsovie (où il retrouve la femme qu'il aime, danseuse de la troupe de Pina Bausch), puis Prague.

Je suis en Allemagne depuis à peine quelques minutes, et depuis quelques minutes, ça va mal. […] peut-être suis-je allergique à l'Allemagne, me disais-je ; peut-être l'Allemagne me rend-elle malade […] Penser, me disais-je, avoir des pensées, consiste à *ne plus appartenir*. Et précisément, si ce matin je n'arrive pas à avoir la moindre pensée, si rien ne vient, pas même une phrase, c'est parce que de nouveau j'appartiens […] le troupeau m'a repris. […]

Puis j'ai commencé à remonter doucement le quai de la Ostbahnhof en disant à voix haute : « Je me suis mis à parler tout seul à Berlin. » […] En récitant toutes les phrases que vous venez de lire, j'avais rejoint le grand hall de la Ostbahnhof. C'était une salle immense en marbre rose et gris, avec une magnifique horloge sans aiguilles. Il n'y avait presque personne, pas de voyageurs, juste des échafaudages, et un boucan d'enfer. Ça se déchaînait au marteau piqueur ; l'air se vrillait dans un tohu-bohu de plâtre qui vous attaquait la gorge ; la gare entière n'était plus qu'un chantier, un immense chantier tout hérissé de palissades, labouré de gravats, avec des crevasses béantes, des parpaings et des tuyaux empilés sous des bâches. Je me disais : ça construit, ça détruit, ça n'arrête plus – et puis détruire, construire, quelle différence ? On est partout « en travaux », toutes les villes sont « en travaux », la réalité elle-même est « en travaux ». […] Il fallait absolument sortir de là, j'ai accéléré, cette gare est interminable, et comment dit-on « sortie » en allemand ? Je me suis mis

à courir en tous sens, j'avais envie de crier, et c'est là que j'ai vu, sur une palissade, imprimé en capitales, noir sur blanc, le mot :

« DESTRUKTION »

Il a coupé mon élan, comme un panneau de frontière. J'ai répété le mot plusieurs fois : « DESTRUKTION ». C'est exactement ça, me disais-je – depuis ma descente du train, depuis l'instant où j'ai posé le pied sur le sol de Berlin, « ça sent la destruction ». En souriant, j'ai pensé : « DESTRUKTION », c'est le vrai nom de cette gare – affiché comme ça, on dirait le nom du terminus : « Vous êtes arrivés à Destruktion, bienvenue à Destruktion. » Avec son K en forme de hache ; le mot DESTRUKTION est plus aigu qu'en français – sa lame tranche mieux. Le K, me disais-je – le K de 1a Destruktion –, c'est en allemand qu'il s'affûte. Les mâchoires du K s'aiguisent ; elles ont la gueule en cisaille du tueur. Tandis que je me dirigeais vers la sortie, le K de la Destruktion est venu se ficher au milieu de mon front, comme une balle de luger. J'ai dit : « Kaputt », j'ai dit : « Kaiser », j'ai dit : « Kampf » Lorsque la destruction elle-même vous accueille au petit matin à la gare, vous savez qu'elle ne vous lâchera plus. Où comptez-vous aller ? Comment lui échapper, est-ce possible ? En répétant toutes les phrases, en les disant l'une après l'autre, malgré le mal de tête, malgré la pression du K, je suis enfin sorti de la gare, j'ai poussé la porte du grand hall de la Ostbahnhof. Il y avait de la neige partout, des terrains vagues et des immeubles en friche, une ligne immense de constructions vitrées, avec ce gris métallisé des bureaux uniformes, tout un horizon de grisaille, et des grues jaunes et rouges qui tournaient dans ce grand ciel anthracite où les nuages semblaient énormes. Voilà, me disais-je, c'est l'Allemagne, c'est le ciel de Berlin. (p. 319-326)

Fabrice Humbert, *L'origine de la violence,* 2009

Le narrateur est professeur de lettres dans un lycée franco-allemand de la région parisienne. Au cours d'un voyage scolaire à Weimar, il visite avec ses élèves le camp de Buchenwald et voit sur une photo exposée dans le musée du camp un détenu qui ressemble trait pour trait à son père. De retour en France, il essaie, contre la volonté de son père, qui n'est manifestement pas disposé à l'aider dans son enquête, d'élucider le mystère.

Originaire d'une famille de la bourgeoisie normande, il sait que son grand-père a été préfet sous Vichy, mais ce sujet est tabou dans la famille. Il prend contact avec d'anciens détenus français à Buchenwald qui lui révèlent l'identité de l'homme de la photo, dont il retrouve le frère et la sœur, toujours vivants. Il séjourne à plusieurs reprises en Allemagne (entre autres comme attaché culturel) et poursuit son enquête : le détenu de la photo est en fait le père de son père, dénoncé par jalousie à la Gestapo par celui qui deviendra officiellement son grand-père.

Le narrateur met en relation ce crime avec la violence dont il a été l'objet dans un collège de banlieue ainsi qu'avec le meurtre d'Ilan Halimi en 2006 (meurtre antisémite en région parisienne contemporain de l'écriture du roman) : il y reconnaît les mêmes mécanismes collectifs qui conduisent à accepter passivement des actes de violence ou à y participer activement.

Visitant le camp de Buchenwald avec ses élèves, le narrateur explicite ce qu'on peut considérer comme le projet latent de tous ces romans « mémoriels », à savoir explorer par le moyen de la fiction l'origine du potentiel de violence et de destruction des sociétés humaines :

« Et le camp de Buchenwald m'apparut à ce moment comme une réserve de Mal, trou noir absorbant toutes les esquisses et les ébauches mauvaises gravitant dans l'univers. Bouche sombre, visqueuse, terrifiante, dévorant tous les hommes. Le point convergent du Mal absolu. Remontant les marches qui me menaient à l'air libre, loin de la salle à la fois étouffante et glacée, je me souvins très précisément de l'apparition de Satan devant le poète à la fin de l'*Enfer* : la bête est immobile au plus profond des cercles de l'enfer, source et origine de la production du Mal. Monstre gigantesque, à trois têtes, avec des ailes de chauve-souris, « *S'el fu sì bel com'elli è ora brutto* / *e contra' 1 sua fattore alzò le ciglia* / *ben dee da lui procedere ogne lutto »* « S'il fut aussi beau qu'il est laid à présent, et osa se dresser contre son créateur, il faut bien que tout mal vienne de lui. »

Des vers tristement applicables à notre continent ravagé et à l'Allemagne au premier chef, ce pays qui fut un laboratoire politique du XX^{e} siècle, expérimentant tous les régimes avec une affreuse rapidité. » (p.10-11)

Marie-Odile Beauvais, *Le secret Gretl,* 2009

La narratrice reçoit une confidence de sa grand-mère Suzanne : son grand-père Paul, originaire de Lorraine, a eu, avant d'épouser Suzanne, une liaison avec une femme allemande, Gusti. Le déclenchement de la première guerre mondiale les a séparés et empêchés de se marier, alors que Gusti était enceinte. Paul ne l'a revue qu'en 1920. Entre temps, Gusti s'est mariée avec un Allemand, Anton Mühlsdorfer, qui a accepté de se faire passer pour le père de la petite fille, Gretl, née en 1915. Gusti et son mari auront une autre fille, Erni (demi-sœur de Gretl). Quand Paul revoit Gusti en 1920, elle refuse de le suivre en France. Le roman raconte l'enquête de la narratrice pour retrouver des gens qui ont connu Gretl et Gusti. L'ancienne femme de ménage de Gretl lui remet les « cahiers » que Gretl lui a laissés à sa mort, dans lesquels elle fait le récit rétrospectif de sa vie. La narratrice les « reproduit » en les pourvoyant de notes. Gretl s'est engagée dans la Wehrmacht. Pendant la guerre de 1939-45, elle est envoyée à Paris où elle est chargée de fournir les femmes d'officiers et de diplomates allemands en articles de mode. Elle prend contact avec Paul, ce père qu'elle n'a jamais vu, qui est dans la Résistance. Ils renoncent à se voir pour ne pas se compromettre mutuellement. Enceinte d'un amant, Gretl accouche dans le « Lebensborn » français de Bois-Larris et abandonne l'enfant. La suite des cahiers raconte sa vie après la guerre, la longue dépression que représente l'effondrement du rêve nazi auquel elle avait cru.

Je suis revenue sans rien rapporter de mon premier voyage en Allemagne sinon quelques souvenirs de touriste. À Ratisbonne, il n'y avait plus d'asperges pourtant inscrites à la carte du restaurant. Elles ont été servies à des personnes arrivées longtemps après nous. Sur le quai du Danube, une femme nous a menacés de la *Polizei,* parce que mon mari avait garé la voiture sur une place dont il ignorait qu'elle était réservée aux riverains, et qu'elle convoitait pour son usage.
On vient du monde entier pour admirer l'église de Wies, censée provoquer un choc au pèlerin qui la découvre à la campagne au milieu d'une prairie. Rococo exemplaire blanc et or sous une voûte céleste. Arrivés à la fin d'une messe, la porte était ouverte, nous sommes entrés. Le bedeau nous a chassés. Pour le convaincre de nous accorder quelques instants, je lui ai dit que nous étions français, que nous ne pouvions pas revenir, que nous serions loin le lendemain. La messe est finie, vous pouvez bien venir de Chine ou de Russie, l'église est fermée.
– Elle est ouverte puisque nous sommes entrés.
– Je vous dis qu'elle est fermée. Vous ne comprenez pas, c'est pourtant clair ? » Nous sommes sortis. Je me rappelle qu'au retour deux renards avaient croisé notre route en forêt. Ils paraissaient immenses dans la lumière des phares.
Les enfants ne regardent jamais ni à droite ni à gauche pour traverser une rue. Ils se fient aveuglément à la couleur du feu.
J'ai vu deux hommes hanter le Walhalla, ce temple de la grande Allemagne, qui domine le Danube. Cuir noir, crânes rasés, croix de Malte, têtes de mort, tatouages en lettres gothiques, chaînes et bagues coups-de-poing. Ils créaient le vide et le silence autour d'eux. Personne n'osait les regarder en face.
Un soir d'été, alors que toutes les chambres de tous les hôtels de Lindau étaient occupées, le portier du Bayerischerhof, à qui j'avais demandé de faire ajouter un lit d'appoint à la dernière chambre libre de la ville, une chambre individuelle, a refusé d'accéder à ma demande, faute de personnel. J'étais dans le hall, je téléphonais dans l'espoir de nous trouver un abri quand un couple est arrivé. Le portier leur a annoncé, presque désolé : « Tout ce que je peux, c'est vous faire installer un lit supplémentaire » J'ai bondi : « Pourquoi pour eux et pas pour nous ? – Mais ils sont de Munich ! » Cette évidence m'avait échappé. Nous avons été contraints de dormir à Brégence, en Autriche. Le lendemain, nous sommes revenus à Lindau prendre notre petit déjeuner à la terrasse de l'hôtel Seegarten pour contempler le lac et le phare. À dix heures et quart, la serveuse a refusé de nous servir un croissant, au motif que l'heure du petit déjeuner était passée. Je lui ai fait remarquer une corbeille pleine de viennoiseries sur la table voisine que des personnes s'apprêtaient à quitter. Elle a haussé les épaules. Quand elle est revenue avec les cafés, je lui ai montré les moineaux qui picoraient dans la corbeille. Elle s'en est emparée et a jeté son contenu dans une poubelle.
« Pourquoi faites-vous cela ? » Elle n'a pas répondu. Sa satisfaction ostentatoire, son silence, étaient d'une grande violence. Pourquoi cette jeune fille nous avait interdit ce que nous convoitions, puis avait privé les moineaux de leur pitance pour finir par la mettre aux ordures ? *Kein warum.* Il faisait beau, nous étions devant le lac de Constance. Nous avons quitté l'Allemagne.
Dès que je passe en Autriche, qui à certains égards n'a pas été si différente – elle a voté l'Anschluss avec enthousiasme et, plus récemment, a célébré les funérailles quasi nationales de Jörg Haider –, les manières changent. Parce que l'Autriche est mieux conservée, qu'elle sait cajoler ses touristes ?

À Salzbourg, à Vienne, on nous installe à une bonne table, on nous poursuit dans la rue pour nous rendre gants et écharpes oubliés sur une banquette, on s'inquiète de la saveur d'un plat si nous ne vidons pas notre assiette. Un réceptionniste nous propose une suite pour le prix d'une chambre. Il y a très longtemps, un maître d'hôtel a refusé – je dînais seule et j'étais très jeune – de me présenter la note alors qu'un gain inespéré m'avait permis de ne me priver de rien et de forcer sur le tokaj au dessert. « Nous avons des ordres, vous êtes notre invitée. » C'était dans un restaurant hongrois qui n'existe plus, près du Graben, le Pataky, où je venais pour la première fois. J'avais parlé aux violonistes tsiganes et au directeur, un vieux monsieur cérémonieux. Je n'ai pas pu le remercier ; par délicatesse, il était déjà parti. Je n'ai jamais osé y retourner.
En Allemagne, il arrive que les commerçants ne soient même pas commerçants, en Autriche, que les commerçants aient des élans même pas commerciaux.
Dès mon retour à Paris, j'ai écrit à une élue de Ratisbonne, Frau Petra Betz – choisie sur photographie dans le livret qui présentait les membres du conseil municipal. Sa physionomie, de loin la plus avenante, n'a pas menti. Frau Betz m'a répondu. Sa lettre aux armes de la ville, deux clefs entrecroisées, m'ouvrait les portes qui me conduiraient à Gretl. Elle y avait joint plusieurs photocopies d'anciens registres. Avec les dates, les noms, les lieux.
Gusti n'avait pas attendu Paul et l'ouverture de la frontière pour se marier avec Anton Mühldorfer, parce qu'elle était enceinte. Erni était née cinq mois après le mariage de ses parents.
La femme du guichet avait menti, elle m'avait lancée sur une fausse piste. Gretl n'avait pas quitté Ratisbonne pour Landau en 1940, mais pour Munich le 3 septembre 1938. Gretl était née à Kirchham en Bavière de père inconnu et de Gusti Fischer le 1er janvier 1915. Gusti avait épousé Anton Mühldorfer le 6 août 1919, juste après le traité de Versailles. Ernestine Mühldorfer était née le 15 janvier 1920. Gretl n'avait été adoptée que le 29 novembre 1920, un an après que Paul était parti la chercher. C'était une évidence, si Gretl avait été reconnue, elle n'aurait pas eu besoin des certificats de baptême de trois générations de Miller.
Quelques jours plus tard, j'ai reçu une facture détaillée :
10 photocopies 10€
1/2 heure de recherche administrative 20,50€ ; *Frais de port 2,50€*
Seulement une demi-heure de recherche pour trouver une dizaine de documents administratifs qui me conduiraient à Gretl ? L'ordre des archives de Ratisbonne – et je le constaterai plus tard de n'importe où en Allemagne – est admirable.
(pp. 85-90)

Noémi Lefebvre, *L'autoportrait bleu,* Éditions Verticales, 2009
Le récit est constitué par le monologue intérieur de la narratrice pendant le vol Berlin-Paris, qui la ramène d'un congrès de musicologie sur Arnold Schönberg. Ce congrès se déroulait au château de Neuhardenberg, où a été inaugurée une exposition de la peinture de Schönberg. La narratrice y a vu un « autoportrait bleu » qui l'a beaucoup impressionnée. Son monologue intérieur est hanté par la figure de Schönberg, résistant par son intégrité morale au nazisme. Elle se répète notamment une phrase prononcée par Schönberg lors d'une allocution à la radio : « Que je n'ai rien écrit dont je doive avoir honte constitue le fondement de mon existence morale » (31 mars 1931). Schönberg lui apparaît comme un modèle de résistance au bonheur collectif totalitaire dont la musique a été un ingrédient essentiel et elle se demande en permanence si elle aurait été capable de la même intégrité morale ou si elle se serait compromise.

1.2. „Deutscher" Blick über Frankreich: eine Krimi-Kulisse
Dazu s. die Präsentation des Korpus « Polards régionaux » sur la base de données Vis-à-vis :
https://visavis.hypotheses.org/510

Christine Cazon, Mörderische Côte d'Azur. Der erste Fall für Kommissar Duval, Kiepenheuer und Witsch, 2014
Kommissar Léon Duval soll den Mord an einem an einem Star-Regisseur während des *Festival de Cannes* untersuchen. Kurz bevor er dabei ist, den Fall zu lösen, gönnt er sich eine gastronomische Ruhepause in einem Fischrestaurant am Yacht-Hafen von Cannes. Er hat gerade mit dem Kellner und mit einem jungen Ehepaar am Nachbartisch freundlich geplaudert:

Nachdem er das letzte Reiskorn aufgepickt hatte, war er satt und zufrieden. Es war allerdings kühl geworden und der Wind wurde zunehmend stärker. Er leerte den letzten Schluck seines Weißweins und beschloss, den *café* im Inneren des Restaurants zu trinken. Er würde auch noch einen Calvados nehmen. Vielleicht wärmte ihn das wieder ein bisschen auf.
Er stand auf und nickte dem jungen Paar zum Abschied freundlich zu. »*Au revoir* und genießen Sie Ihre Zeit hier!« »Danke, machen wir ganz bestimmt. Sie auch!«
Duval lachte und nickte. »Ich will's versuchen.«
Er bestellte einen *café arrosé* und trank ihn in kleinen Schlucken am Tresen, während er auf das Meer blickte. Die Jachten, die vor Cannes lagen, sahen festlich erleuchtet aus. Lichter blinkten auch von der kleinen Insel Sainte Marguerite und die Straßenbeleuchtung zog sich entlang der Küste Richtung Théoule wie bunte Lichterketten. Dahinter sah er die Umrisse des Esterelgebirges. »Ist ein schöner Abend«, sagte der Kellner, der hinter dem Tresen Gläser spülte.
Duval nickte. »Ja, ein schöner Abend und ein wundervoller Ort.«
»Das sowieso«, antwortete der Kellner sehr überzeugt. Duval lächelte, nahm den letzten Schluck seines alkoholisierten *cafés*, zahlte und ging zu Fuß nach Hause. Er wählte den Weg durch die verwinkelte Altstadt. Obwohl sehr touristisch, mochte er die enge und steile Rue du Suquet, in der sämtliche Restaurants winzige Holzterrassen, manchmal nur für einen oder zwei kleine Tische, auf die abschüssige Straße gebaut haten. Das Filmfestival galt als Auftakt der Saison. Zu Recht, denn fast alle Tische waren von munter plaudernden Festivaliers besetzt, wie Duval an den Badges sehen konnte, die die Menschen geradezu wie eine Auszeichnung um den Hals trugen. Die *rabatteurs*, die vor den Restaurants standen und stets mehr oder weniger charmant versuchten, Gäste in die Restaurants zu locken, wirkten daher recht entspannt. Sie grüßten ihn professionell, aber niemand redete auf ihn ein. Duval ging inmitten des abendlichen Trubels bergauf und kam am oberen Ende der Altstadt heraus. Kaum hatte er das enge Sträßchen verlassen, wurde es ruhiger. Auf der Brücke, die über die Schnellstraße führte, wehte ihn ein kühler Wind an. Er fröstelte. Die Wirkung des wärmenden *café arrosé* schien nachzulassen. Vielleicht war er auch einfach nur müde. (S. 290-291)

Analyse der „*en français dans le texte"*-Stellen in diesem Roman in: Béatrice Durand, Dana Martin, „La langue de l'autre: perception réciproque entre images et imaginaire":
https://gerflint.fr/images/revues/Paysgermanophones/SPG_18/durand_martin.pdf

Martin Grzimek, *Das Austernfest,* 2004

Männe, Künstlerpseudonym des Erzählers, ist ein alternder Pressezeichner. In der Vergangenheit hat er ein Verhältnis zu Iris, einer ehemaligen Praktikantin, gehabt. Er hatte er sie einmal zu einer gemeinsamen Liebeswoche in Arcachon eingeladen. Dort besitzt er eine Villa, die seine Tante Theresa in den 1970er Jahren gekauft hatte und ihm später vererbt hat. Nachdem ihr Verhältnis beendet war, bat ihn Iris, ihr das Haus in Arcachon für eine Woche zu leihen. Männe willigt ein, fährt aber selber hin und bespitzelt sie. So erfährt er, dass sie ein Verhältnis zu Fouché, einem lokalen Politiker, hat. Als dieser ermordet wird, wird Iris des Mordes beschuldigt und zu einer Gefängnisstrafe in Frankreich verurteilt, obwohl sie den Mord bestreitet. Männe verfügt über Informationen, die zur Revision des Urteils und Freisprechung von Iris führen könnten und hofft somit, ihre Liebe wieder zu gewinnen.
Der Roman spielt zum größten Teil am Bassin d'Arcachon, wo Männe seine Kindheitsferien verbracht hat und die lokale Gesellschaft – insbesondere die Fischer und Austernproduzenten – sehr gut kennt.

Als ich an diesem Nachmittag Fouchés Frau vom Innenraum des Cafés aus auf der Place Gambetta beobachtet hatte wie drei Tage zuvor ihren Mann mi Café de la Plage in Arcachon, entschloss ich mich, nicht abzureisen, sondern weiter den Spion zu spielen. Aber ich fuhr am nächsten Morgen nicht nach Arcachon, sondern zum Haus der Fouchés. Dort stellte ich mein Auto in einiger Entfernung ab, drückte mich tief in den Fahrersitz und wartete. Da in Frankreich das Leben erst richtig gegen elf Uhr beginnt, war ich nicht verwundert, dass Beatrice Fouché um diese Uhrzeit in ihrem Wagen das Grundstück verließ. Ich folgte ihr bis ins Zentrum von Andernos, wo sie an der Rue de la République parkte, in einem Antiquitätengeschäft verschwand und eine halbe Stunde später wieder herauskam. Dann fuhr sie nach Westen Richtung Cap Ferret. Ich nahm natürlich an, dass sie einen ihrer Kunden aufsuchen würde. Aber sie fuhr an allen Häusern und Seitenstraßen vorbei bis ans Ende der Halbinsel. Der Weg endet dort auf einem Parkplatz vor einem Restaurant,

von dem aus man über die abfallenden Dünen aufs Meer blicken kann. Sie parkte, stieg aus und ging den Weg Richtung Strand. Ich schlich ihr hinterher, verlor sie zeitweilig aus dem Blick und entdeckte sie plötzlich wieder, als sie gerade einen Mann umarmte und küsste. Es waren kaum Touristen da. Ich verließ den Weg, setzte mich in eine Sandkuhle hinter ein paar niedrige Büsche und wartete ungefähr eine Viertelstunde, bis sie den Weg zurückkamen. Sie ging voran, gefolgt von dem Mann. Ich wusste sofort, dass es Jean-Claude war. (S. 122-123)

Paul Grote, *Der Champagner-Fonds*, 2010

Für eine Weinimporthandlung in Frankfurt kauft Philipp Wein in Frankreich ein. Dadurch kennt er die lokalen Weinbauern sehr gut. Sein Chef möchte in einen in London ansässigen Champagner-Aktienfonds einsteigen. Philipp soll die Weinbauer dafür gewinnen. Er misstraut aber dem ganzen Plan, ermittelt vor Ort und deckt einen umfangreichen Betrug auf.

Bei Oiry, noch vor dem Hügelland, bog Philipp links ab und folgte der schnurgeraden Landstraße durch Weizenfelder. Dann schälte sich rechter Hand langsam eine grüne Hügelkette aus dem Dunst, die Côte des Blancs. Ihre Flanken waren vollständig vom zarten jungen Grün austreibender Weinstöcke bedeckt. Reihe um Reihe, meist senkrecht von der Höhe ins Flachland verlaufend. Als wolle man seine andere Auffassung im Weinbau grafisch deutlich machen, verliefen die nächsten Rebzeilen quer, wieder Zeile um Zeile, Weinstöcke in geraden Linien, in geschwungenen Linien und in flachen Welen den Gegebenheiten des Tals oder des Hügels folgend. Davor, ihr zu Füßen, als hätten die Menschen dem Wein die lichten Hänge und Höhen gern über- lassen, duckten sich die Dörfer derer, die an den Hängen und in der Ebene arbeiteten. Die Kirche mit dem nadelspitzen Turm war noch immer die höchste Erhebung. Oben drüber, jenseits der weinbestockten Hänge, sozusagen als krönender Abschluss vor dem Himmel, zog sich ein Saum von Wald über den Bergrücken. Was Philipp überblicken konnte und ihm riesig erschien, war nur ein Bruchteil der 34.000 Hektar, auf denen Pinot noir, Pinot meunier und Chardonnay-Trauben wuchsen.
Fünf Mal hatte er bisher die Champagne bereist, hatte sich Zeit zum Kennenlernen der Winzer und zum Probieren ihrer Weine genommen. Immer wieder hatte er, wie beim Typus des Winzers selbst, Varianten kennengelernt, Nuancen entdeckt, neue Duftnoten, eine andere Säure, mal spitz, mal flach, und die neuen Jahrgänge gekostet. Von zehn Champagnern, die vor ihm gestanden hatten, glich nicht einer dem anderen.
Die Hauptstraße führte geradewegs nach Süden am Fuß der Hügel entlang, doch er bog rechts nach Avize ab und erreichte die ersten Häuser des alten Dorfes. Es lag einfach da, ruhig und gelassen, als kümmere das, was sonst in der Welt vorging, nicht einen seiner Bürger. Der würde weiter hin das tun, was er in den letzten hundert Jahren auch gemacht hatte: Champagner.
Zwei Frauen standen mit Einkaufstaschen an einem Wagen und unterhielten sich, ein Junge kam mit dem Baguette unter dem Arm aus der Boulangerie und stieg aufs Fahrrad, ein Traktor bog um die Ecke, scherte sich nicht viel um die Vorfahrt und zwang Philipp zum Bremsen. Was hätte es genutzt, sich aufzuregen? In Avize und den anderen Orten mit Weinbau hatten die Bauern Vorfahrt, und das erinnerte ihn wieder an Helena und ihre Töchter. Sie, Helena, eine Bäuerin? Und wenn schon...
Auf Anhieb fand er sein Quartier in der Seitenstraße. Er parkte neben dem eisernen Tor der Einfahrt, trug seinen Koffer durch den kleinen Vorgarten und öffnete die Tür. Sie schlug gegen die Glocke, Madame Delaunay erschien und freute sich riesig, als käme ein alter Freund zu Besuch. „Wie geht es Ihnen? Haben Sie denn nicht endlich eine Frau gefunden und geheiratet? Ein Mann wie Sie kann doch nicht immer allein leben, das ist ja grässlich und einsam. Wie geht es Ihrem Sohn? Er studiert? Wann kommt er wieder mit? Ach ja, die Jugend, sie hat so andere Vorstellungen und Wünsche, meine Kinder, die Enkelkinder.“ Und sie erzählte, rannte in die Küche, wo eine Uhr klingelte und sie stolz ihre neue Espressomaschine vorführte. Bisher hatte sie einen wunderbaren Mokka auch ohne diese Maschine hinbekommen. Sie erinnerte sich daran, dass sie und Philipp bei seinem letzten Besuch zusammen gekocht hatten und sich über das Rezept in die Haare geraten waren.“ In der Küche wie im Keller kann nur einer das Kommando haben.“ Sie beklagte das Ausbleiben von Gästen, wo sei doch so schöne Zimmer habe, und sie könne das Mädchen aus dem

Dorf nur selten beschäftigen. Ja, so sei das, eigentlich sei die Krise doch vorbei, zumindest sage das die Regierung. Ob die Deutschen nur noch in Deutschland Ferien machen
würden?
„Oh, jetzt habe ich unseren Begrüßungschampagner ganz vergessen. Wenn Sie sich eingerichtet haben, erwarte ich Sie mi Salon. Ach, und räumen Sie gern alles so hin, wie Sie es brauchen.«
Lächelnd und doch ein wenig pikiert erinnerte sie sich daran, wie Philipp bei seinem letzten Besuch das Zimmer umgeräumt hatte. Er würde es auch diesmal wieder tun müssen.
»Wie geht es Ihrem Sohn? Ist er nicht da?“ Yves war es gewesen, der ihn auf das Gästehaus seiner Mutter aufmerk- sam gemacht hatte, und Philipp fuhr lieber lange Strecken zwischen Reims mi Norden und der Côte des Bar im Süden,
die bis ans Burgund reichte, als in einem der großen Hotels abzusteigen. Dort war er einer von vielen, hier einer der wenigen, dem jeder Wunsch von den Augen abgelesen wurde. Und die abendlichen Gespräche mit Yves, dem Nebenerwerbswinzer und hauptberuflichen Philosophen, der ihn in seiner jungenhaften Art an die Figur des D'Artagnan aus Dumas Roman *Die drei Musketiere* erinnerte, waren äußerst hilfreich. Mit seinem Wissen um Hintergründe war es leichter, die wirklichen Verhältnisse in der Champagne zu durchschauen. Das würde hoffentlich auch dieses Mal so sein.
Im Übrigen waren Yves und er sich einig, dass die Verfilmung der *Drei Musketiere* von 1961 mit Mylène Demongeot als Milady de Winter die beste gewesen war. Darin hatte auch Kardinal Richelieu eine wahrhaft böse und hintergründige Figur abgegeben. Und gemeinsam hatten sie bedauert, dass es die wahrhaft bösen Figuren, die mit ihrer abgründigen Intelligenz faszinierten, nicht mehr gab. Gegenwärtig dominierten die platten Charaktere vom Schlage Berlusconi, Ratzinger und Ackermann das Zeitgeschehen oder Dutzendgesichter aus den Werkstätten des Marketings. Philipp stieg hinauf zu seinem Zimmer im Obergeschoss des Haupthauses, der Empfang, die beiden Salons sowie die Küche lagen im Parterre. Madame Delaunay war seit Langem Witwe, sie wohnte mit Yves' Familie im ersten Stock
des Nebengebäudes, zu ebener Erde war die Halle für die Ackergeräte und den kleinen Traktor. Die Gästezimmer waren mit viel Liebe eingerichtet, für Männeraugen waren sie mit Krimskrams vollgestopft. Philipp räumte Gießkannen aus Messing, hübsche Pappschachteln des
19. Jahrhunderts (noch mit Schleife versehen) und Porzellanfigurinen beiseite und fand Platz für sein provisorisches Büro. Das Tischchen für den Laptop war Louis XIV. Es wackelte, er würde Yves um Leim bitten. Die Tür des Kleiderschranks, Louis XV, quietschte entsetzlich, schwang immer wieder auf und ließ sich nicht abschließen. Der Strauß Trockenblumen (der verantwortliche Ludwig offenbarte sich hier nicht) musste von der Fensterbank verschwinden, wenn Philipp das Fenster öffnen wollte. Was mochte Helena bei ihrem Besuch gedacht haben? Hatte sie sein Haus und die Einrichtung als kalt und männlich empfunden? So wie ihre Wohnung eingerichtet war, würde es ihr hier gefallen.
Der Champagner, zu dem Madame Delaunay Philipp in den Salon bat, der mit seinen vielen Gemälden während nächtelanger Gespräche mit Yves ihre Fantasie beflügelte und zu den wahnwitzigsten Ideen brachte, entstand in den Gewölben dieses Hauses. Für Yves war Champagner mehr ein Hobby. Hätte er die drei mit Chardonnay-Trauben bestockten Hektar verkauft, die er von seinem Vater geerbt hatte, wäre er ein reicher Mann. 1,2 Millionen Euro bot man gegenwärtig für den Hektar, und Käufer warteten an jeder Ecke. Aber niemand wollte verkaufen. Die Trauben, wenn man sie nicht selbst verarbeitete, brachten sechs Euro pro Kilo. Bei 14.000 Kilogramm je Hektar, bislang als Höchstmenge erlaubt, kamen 84.000 Euro zusammen. Jetzt waren nur noch 8.000 Kilo erlaubt, das ergab immerhin noch 48.000 Euro pro Hektar. Zog man die Produktionskosten ab... Nein, die Champagne gehörte nicht zu den ärmsten Regionen Frankreichs. (S. 102-105).

Roland Theis, *Verfluchtes Schweigen,* 2025

Polizeikommissar in Paris wird Émile Goudeau in die tiefe Provinz – in das département du Lot – versetzt: seine Schwester ist gerade zur Staatssekretärin beim neuen Innenminister ernannt worden und befürchtet, dass die Präsenz ihres Bruders in der Pariser Polizei Anlass für Korruptionsvorwürfe sein könnte; daher hat sie seine Versetzung

veranlasst. Émile landet in Figeac (sous-préfecture du département du Lot), wo er den Mord an drei Jägern untersuchen soll. Er selbst ist Jäger und integriert sich sehr schnell in das lokale Leben, weil er zu Gesellschaftsjagden eingeladen wird. Die Besonderheit dieses „Frankreich-Krimi" ist, dass es eine historische Dimension hat: Die Résistance im Südwesten und das Schicksal der *malgré nous* (die in die Wehrmacht zwangsinkorporierten Elsässer-Lothringer während des 2. Weltkriegs) werden ausführlich thematisiert. Da die drei ermordeten Jäger Söhne von ehemaligen Résistants sind, wird zunächst den Nachfahrer eines *malgré nous*, der sich vor Jahrzehnten in Figeac niedergelassen hat und das Hotel betreibt, in dem Émile wohnt, verdächtigt.

Kapitel V: Auf der Jagd
Jagdhütte im Tal des Célé
[…]
Emile genoss die Geselligkeit unter Gleichgesinnten. Auch das liebte er an der Jagd. Mittlerweile war das Barbecue in vollem Gange und die ersten Cahors Flaschen waren bereits geleert. An dem Tisch, den sich Emile und Jean-Michel gesetzt hatten, war mittlerweile kein Platz mehr frei. Unweigerlich kamen die Gespräche auch auf die drei Todesfälle. Immerhin waren die drei Toten fester Bestandteil des Jagdvereins gewesen. Und sicher saßen hier viele Freunde der Opfer. Emile wollte das Vertrauen der Jäger und insbesondere seines neuen Bekannten Jean-Michel nicht missbrauchen und machte keinen Hehl daraus, dass er die Ermittlungen in den Fällen leitete. Einige reagierten darauf, indem sie das Thema wechselten. Andere fragten ihn nach seinen Einschätzungen.
Emile entschloss sich, mit offenen Karten zu spielen.
„Wir haben leider noch keine wirklich heiße Spur. Mir ist nur jetzt schon mehrfach diese alternative Kommune als ein Störenfried im Tal genannt worden, mit denen es wohl auch Konflikte gegeben haben soll. Aber wir tappen noch ziemlich im Dunkeln."
„Das kann man wohl sagen. Diese Hippies haben bislang nur Ärger gemacht. Erst wollten sie uns mit ihrem Biowahnsinn den Wochenmarkt vermiesen und dann vergreifen sie sich auch noch an unseren Hunden. Das sind absolute Spinner!"
[Die „hippies" sind eine Kommune von „néo-ruraux", die sich in der Gegend niedergelassen haben und Bio-Landwirtschaft betreiben.]
Der jüngere Jäger, der bislang geschwiegen hatte, hieß Jean-Jacques. Emile wusste, dass er auf seinem Hof Gänse hielt und seine foie gras auf dem Wochenmarkt verkaufte. Er hatte sich regelrecht in Rage geredet.
„Mensch, Jéjé, jetzt lass das mal mit den alten Geschichten bleiben. Das hat doch mit den Morden nichts zu tun", bremste ein älterer Jäger namens Claude, der den jüngeren, wie alle anderen es auch taten, mit seinem Kosenamen ansprach.
„Was heißt hier alte Geschichten? Meine Hunde haben diese Sektenanhänger erschossen. Wir hätten die damals alle anzeigen sollen. Dann würden Jean, Phillip und Luc vielleicht noch leben. Einfach abgeknallt haben die meine Hunde, diese Schweine!"
Jéjé war durch den Einwurf nur noch wütender geworden. Und offensichtlich hatte der Wein seine Wut noch angefeuert. […] [Emile] hatte genug gehört, das sein Interesse geweckt hatte. Aber er wollte es heute Abend nicht übertreiben. Dieses Geheimnis würde ihm nicht lange verborgen bleiben. Offenbar wusste hier jeder Bescheid.

Wieder zu Hause fragt Emile Jean-Michel, seinen Gastgeber, nach den „Hippies": bei einer Drückjagd haben die Hippies die Hunde der Jäger erschossen, als diese in ihr Gelände eingedrungen waren. Emile wundert sich, dass die Jäger den Fall der Polizei nicht gemeldet und fragt warum:

„Weil die Leute hier die Dinge im Tal gerne im Tal regeln. Hier hat keiner Lust darauf, dass irgendein Staatsanwalt alles umdreht. Den Drecksack haben wir uns anders vorgenommen", lächelte Jean-Michel düster.
„Wie das?"
Emile wollte nicht glauben, dass sein neuer Freund Selbstjustiz guthieß.
„Nein, nicht wie du meinst. Wir sind hier zwar auf dem Land, aber auch schon im einundzwanzigsten Jahrhundert angekommen. Nein, wir haben denen das Leben auf ihrem

Bauernhof schwergemacht. Das ganze Gerede von autarker Lebensgemeinschaft, die den Kapitalismus ablehnt, ist doch alles Unfug. Die machen einen auf Bio und bauen darauf, dass die Deppen in der Stadt ihnen ihr Zeug für teures Geld abkaufen, weil sie ja ach so alternativ arbeiten. Schwachsinn! Wir haben sie als erstes vom Wochenmarkt verbannt. Damit müssen sie jetzt bis Cahors fahren, um ihren Mist zu verkaufen."
Emile verstand und konnte nicht verhehlen, dass ihm die Reaktion der Jäger gefiel.
„Und dann haben wir alle geschäftlichen Beziehungen mit denen abgebrochen. Ohne Tierarzt, ohne Saatgut, ohne Werkstatt und all das ist es schwer, so einen Bauernhof zu betreiben. Wenn die ein Ersatzteil für ihren alten Traktor brauchen, müssen sie entweder bei Amazon bestellen oder bis Toulouse fahren. Kein Jäger verkauft denen mehr ein Schräubchen. Und wir sind viele. Von der letzten Bestellung bei Amazon haben wir dann ein Bild in die sozialen Netzwerke gestellt. Das gefällt den alternativen Bobos in Cahors, die die überteuerten Eier kaufen sollen, dann auch wieder nicht. Und damit haben wir denen mehr geschadet als durch eine Abreibung für ihren scheiß Guru."
Jean-Michel lächelte breit.
„Rache ist vor allem süß, wenn sie so kalt serviert wird. Die vergreifen sich an euren Hunden sicher nicht mehr", stellte Emile voller Bewunderung fest.
"Das heißt aber auch, dass die Hippies ziemlichen Druck haben müssen. Könnte das nicht auch ein Mordmotiv sein?"
"Dieser Sektenführer, Rainier Longjean nennt er sich, glaub ich, hat schon eine ziemlich brutale Art an sich. Die Jäger haben den jedenfalls auf dem Kicker. Wer einen Hund so hinrichtet, dem trau ich einiges zu. Aber keine Ahnung. Die letzte Zeit war es etwas ruhiger geworden. Ich kann es mir auch nicht erklären." (S. 101-107).

2. Analyse *in situ* par les participant.e.s

2.1. Regard allemand sur la France

Hans Jacob Christoffel von Grimmelshausen, *Der abentheurliche Simplicissimus Teutsch*, 1668
zitiert nach Ruth Florack, *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen*, 2002, S. 135-138, s.pdf-Dokument

Johann Michael von Loen, *Der französische Hof nebst dem Caracter der Franzosen im Jahr* 1719, 1751 in: *Moralische Schildereyen. Nach dem Leben gezeichnet*, VI; zitiert nach Ruth Florack, *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen*, 2002, S. 256-259, s. pdf-Dokument

Sophie von La Roche, Journal einer Reise nach Frankreich (1785), nach Ruth Florack, *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen*, 2002, S. 282-285, s. pdf-Dokument

Sebastian Haffner, *Abschied,* 2025 (**1932**)
Der unter dem Pseudonymen Sebastian Haffner bekannten Publizisten hat seinen echten Namen – Raimund Pretzel – dem Ich-Erzähler von diesem kurzen Roman gegeben. Der Roman wurde im Herbst 1932 nach einem Besuch, den Raimund seiner damaligen Freundin Teddy in Berlin im Frühjahr 1932 gestattet hatte, geschrieben, aber nicht publiziert.
Teddy war zwei Jahre zuvor als Studentin nach Paris gezogen. Raimund lernt Teddys Pariser Freundeskreis kennen und stellt fest, dass sie sich von vielen Männern hofieren lässt. Er stellt auch fest, dass Teddy ihn nicht mehr wirklich liebt und weißt nicht, wie er ihre Liebe zurückgewinnen kann. Der Roman erzählt die letzten beiden Tage seines Pariser Aufenthaltes bis zum „Abschied".

[Wir] setzten uns wieder in das Taxi und fuhren, und zwar jetzt in eine ganz andere Gegend, über die Seine, und an der Opéra vorbei, die großen Boulevards entlang, und dann durch ganz fremde Straßen, und immer saß Teddy in der linken Ecke und ich in der rechten, und wir schwiegen.

Einmal unterwegs stieg sie aus und besorgte irgendwas in einem Geschäft, und dann kam sie wieder, und wir fuhren wieder schweigend weiter. Von rechts und links fielen große Lichtergarben

durch die Scheiben, und das sonnabendliche manchmal kamen wir nicht vorwärts, und manchmal, in dunkleren Nebenstraßen, schlugen wir ein tolles Tempo an. Es war aber alles verpfuscht, und Teddy saß in der linken Ecke und ich in der rechten, und wir schwiegen, und morgen Abend fuhr ich fort, und dann war alles vorbei. Wir fuhren zu den Galeries Lafayette, und draußen ließen wir den Wagen warten, und drinnen war furchtbarer Lärm und heiße Luft, die sich gleich auf den Kopf legte wie ordinärer Schnaps. Teddy kaufte einen Schleier für Fräulein Gault, und ich weiß nicht mehr was noch, und ganz zum Schluss jedenfalls einen merkwürdigen französischen Zuckerstreuer, den ich ihrer Mutter in Berlin mitbringen sollte. Hierbei war es eigentlich schon nach Feierabend, es herrschte Aufbruchsgetöse, die Verkäufer liefen herum und packten ein, wir fanden keine Bedienung mehr und wandten uns an einen Aufseher oder Abteilungschef oder was weiß ich, und er machte eine segnende und gebietende Geste über uns hin (eine sehr französische Geste) und schrie immer etwas.

»Was schreit er?«, fragte ich. »Vendeur«, sagte Teddy. Nun verstand ich es auch. Wir schwiegen wieder. Nach einiger Zeit kam noch ein Verkäufer, und Teddy kaufte den Zuckerstreuer, und wir gingen wieder hinunter und setzten uns wieder in unser Auto und fuhren wieder los.

Und Teddy saß wieder in der linken Ecke und ich in der rechten, und wir schwiegen. Mir war sehr elend zu Mute, und Teddy sah übrigens sehr schlecht aus. Ich sah sie manch- mal verstohlen an, und ich sah, dass sie müde und traurige Augen hatte und eine Farbe wie Rizinus, und einen schlappen und traurigen Mund, auf dem ganz fremd die rote Schminke stand, die sie leider draufgelegt hatte. (S. 10-12)

Franz, ein deutscher Freund von Teddy, hatte sehr viel getrunken und ist am nächsten Morgen ohne Hose in einem Brunnen aufgewacht. Er klopft bei Raimund im Hotel.

»Tja, Sie müssen schon entschuldigen«, sagte Franz.

»Wird sieben sein oder so drum herum. Ich bin ja sehr betrübt, dass ich Ihren Schlaf unterbrechen muss, aber ich muss Ihre Hosen haben.«

»Meine Hosen?«, sagte ich und glaubte zu träumen.

»Ja«, sagte Franz Frischauer, »denn es ist schon zu hell, um auf den Straßen ohne Hosen spazieren zu gehen.« Er hob mir ein langes und kräftiges Bein entgegen, und ich sah, was ich bisher nicht bemerkt hatte, dass er in der Tat unter dem Mantel nur mit Unterhosen, Socken und Halbschuhen bekleidet war.

»Ich hab ja eine Wut, sag ich Ihnen.«

Ich fing an, laut zu lachen.

»Sie lachen«, sagte Franz und machte ein komisch-gekränktes Gesicht. »Da lachen Sie nun. Ich hab ja solch eine Wut. Jetzt versteh ich plötzlich, dass die Franzosen eben doch der Erbfeind sind. Ich könnt mit Maschinengewehren schießen, sag ich Ihnen. Das waren meine guten blauen Ho- sen.«

»Was haben Sie denn mit Ihren Hosen gemacht?« Ich lachte immer noch.

»Das weiß ich ja eben nicht«, sagte Franz. Inzwischen ging er zum Spiegel und betrachtete sich. »Ich seh gut aus«, sagte er, »was? Sehn Sie mal, hier und hier. Ich könnt gleich als Strichjunge gehen. Da würd ich mir wenigstens eine neue Hose verdienen.« Er war aufs Heftigste geschminkt; auf jeder Backe hatte er einen roten Klecks, dazu knallrote Lippen, und die Augen- brauen waren ihm mit Kohle nachgezogen. Ich war keines Wortes mächtig.

»Und hier«, sagte er, »wollen Sie vielleicht mal riechen?« Er hielt mir seinen Kopf unter die Nase.

»Merkwürdig, was?«, sagte er. Er roch in der Tat merkwürdig. Nicht nach Tabak oder nach Alkohol oder wie man sonst morgens um sieben normalerweise riechen kann. Sondern ganz merkwürdig. Ich konnte nur sagen: versengt.

»Versengt«, sagte ich.

»Ja«, sagte er. » Würden Sie keine Wut haben, wenn Sie versengt riechen? Ein Wunder, dass ich überhaupt noch Haare auf dem Kopfe habe.«

»Hat man Ihnen die Haare abgesengt?«, sagte ich. »Weiß ich, was man getan hat?«, sagte Franz.

»Ich bin ja so wütend, sag ich Ihnen. Ich möcht gleich Krieg gegen Frankreich führen, aber so richtig, mit Gift und Gale. Ich möcht mit Maschinengewehren schießen. Oder, was gibts denn noch? Gasbomben.«

»Flammenwerfer«, sagte ich. »Flammenwerfer«, sagte er. »Das möcht ich. Ich hab eine hübsche Wut im Bauch.«
»Was haben Sie denn bloß gemacht?«, sagte ich.
»Gar nichts«, sagte er. »Das ists ja eben. Bissel getrunken. Wissen Sie, wie Sie mich im Stich gelassen haben gestern Abend, hab ich mir ja erst gesagt, also gut, geh ich auch nicht trinken, will ein bissel arbeiten. Hab auch gearbeitet, bis gegen nachts um elf. Aber wissen Sie – es fleckte nicht. Geht's Ihnen auch manchmal so? Da schreiben Sie und streiche durch und schreiben wieder, und streichen wieder durch, und nachher haben Sie drei Stunden geschrieben und steht nichts da. (S. 34-36).

Am letzten Nachmittag, bevor Raimund nach Berlin zurückfahren soll, haben Teddy und der den Pfeiffer von Manet im Louvre bewundert.
Es gefällt mir sehr«, sagte ich, und wir trennten uns von dem Pfeifer. Mir war einen Augenblick etwas elend zu Mute. Wir gingen untergefasst die Treppen hinunter, und durch den Tuileriengarten, und dann ein Stück Straße entlang. Der Tag war immer noch hell und hielt sich immer noch auf seiner Höhe, der Wind trieb immer noch unentschieden und eilig schnelle Wolken dahin. Irgendwo stiegen wir in eine Straßenbahn. Es war dreiviertel vier, und ich hatte noch sechs Stunden, bis mein Zug ging. Die Straßenbahnen in Paris sind das Kleinstädtischste, was es gibt. Es sind kleine, alte, klapprige Wägelchen, aber dafür sind sie auch in erste und zweite Klasse eingeteilt. Jede Klasse ist so groß wie eine Puppenstube, und die Fahrpreise berechnen sich nach einem ungeheuer listigen und verworrenen System von Teilstrecken, so dass ein Fremder wie ich die Pariser Straßenbahnen überhaupt nicht benutzen kann. Es sind Schaffnerinnen, die einem die Billets verkaufen, und zur Abfahrt wird auf einem Hörnchen getutet. Die Bahn hält jeden Augenblick, und jedes Mal tutet die Schaffnerin. Es klingt quiekend und kläglich wie Kindergeschrei. Man glaubt, in einer normannischen Kleinstadt zu sein.
Wir fuhren mit Getute durch sonntäglich leere Gegenden, die ich nicht kannte. Ich kannte das Quartier Latin, diese sonderbarste Stadt der Welt, wo ich jetzt vierzehn Tage zu Hause gewesen war: Weltstadt des Mittelalters, enge Straßen, Höfe wie Fahrstuhlschächte, glorreich verwitterte Fassaden der alten verwanzten Prunkhäuser, mitten dazwischen der Boulevard Saint-Michel mit seinen Lichtern, Cafés und Reklamen, und an den Stätten verschollener Triumphe und Grausamkeiten das Leben der Studenten: Am ersten Tag als ich hier war, tobte den steilen Hang der Rue Saint-Jacques hinab ein großer Haufen maskierter junger Männer, sie zogen und schoben einen bunt behängten Wagen und auf dem Wagen stand mi Helm und Schuppenglanz ein hübsches Mädchen und feuerte sein Volk mit hellen Schreien an; so zogen sie zu irgendeinem Fest, wie durch dieselbe uralte Straße Jahrhunderte früher das bunte und schreiende Volk mit dem Armesünderkarren zu einer Hinrichtung zog. Dann kannte ich den Concorde-Platz, den Rond-Point und die Champs Élysées, die ungeheuer, mit ausgebreiteten Armen empor und dem Triumphbogen entgegenfliegen. Das erste Mal ging ich dort allein herauf, feierlich pilgernd und betrachtend, es war ein Sonntag, viel spazierendes Volk erging sich dort, und die Kinder ritten auf kleinen Eseln und ließen Schiffchen fahren in den Bassins unter den Fontänen, und alles war weit und breit. Das zweite Mal kam ich mit Teddy und Franz abends mi Taxi hier entlanggefahren, und als wir am Rond-Point einbogen und zum Concorde-Platz schwenkten, sagte Teddy: »Sieh dich mal um«, und da sah ich einen gleitenden Meeresspiegel von Autodächern: keine Straße mehr, nur Dach an Dach eine eintausende Fläche, fort- und hinaufflliehend zum Arc de Triomphe, und Lichtersalven schossen von rechts und links darüber hin. Das dritte Mal aber war es vorgestern Nacht, die offenen Riesensäle der Straßen lagen verödet, und ich kam von dem bösen Österreicherball und ging ganz allein und trotzig durch die ungeheure, leere und hohl tönende nächtliche Halle der Champs-Élysées und über den grenzenlosen Concorde-Platz mit seinen hundert Lichtträgern, mein Schritt hallte und klapperte unheimlich in der ungeheuren Öde und ich war allein, verstoßen und böse und ging klappernd und trotzig lange, lange über den Concorde-Platz und dann nach rechts hinunter zur Seine und zum Pont-Neuf und nach Haus. Und dann kannte ich die Opéra und die großen Boulevards, und dann kannte ich die Rue Mouffetard. Die Rue Mouffetard war ein blutrünstiger, schmutzstarrender Markt, ein stickig enger, endloser Straßenschlauch, und darauf drängte man sich

Hand an Hand mit frisch geschlachteten Schweinen, Kälbern und Rindern, mit Schalentieren und lebenden, zappelnden, dunkel schillernden Fischen, mit Süßigkeiten, Knoblauchwurst und fetttriefendem Räucherwerk, mit Kohlköpfen und erdigen Kartoffeln, mit Apfelsinen und Nüssen und speckig schamlosen Gänsen und Truthähnen, und auch lebende Gänse drängten sich noch schnatternd in ihren Käfigen und wanden sich kreischend und flügelschlagend, wenn die patronne mit dem Messer kam und sei abstach. Dort hatte mich Franz hingeführt, er pflegte dort einzukaufen. Ales war unglaublich billig dort, und unglaublich nahrhaft und schmutzig, der Boden war ganz glibberig von Schlamm und Blut, und zwischen den Ständen ein tolles Gedränge und Ge- schrei, von Marktweibern und verdächtigem Volk, und über den niedrigen Häusern stand ein hoher, orientalisch dunkelblauer Himmel. Und dann kannte ich den Invalidendom und
Pont Alexandre III und den Quai d'Orsay mit seinem Bürgerpomp und den Tuileriengarten mit seiner Weite und Anmut, und dann kannte ich Saint-Denis, die alte rostige und trotzige Triumphpforte, grau und verächtlich lachend mitten im Gewühl des Boulevard de Bonne-Nouvelle. Und ich kannte Faubourg Saint-Germain, die stillen Paläste mit ihren Höfen und Gärten, die Stätten Rastignacs und Lucien de Rubemprés und der Duchesse de Langeais. Sie schienen immer noch der Kutschen zu harren, die die Herrschaften abholten zur italienischen Oper. In den Straßen war Stille und immer, immer noch nach hundert Jahren ein Nachhauch vergangener Festlichkeiten, wie ein Parfum, in der Luft verspritzt.
Das alles kannte ich, und alles lag fern und irgendwo, und ich hatte keine Zeit mehr, Abschied davon zu nehmen.
Wir fuhren jetzt mit unserem Wägelchen durch ganz neue, ganz fremde Stadtgegenden, wir hielten, und die Schaffnerin tutete auf ihrem Hörnchen, überall waren die Läden zu, und sonntägliches Volk spazierte auf den Straßen, und irgendwo stiegen wir aus, und es war viertel fünf.
»Mein Gott«, sagte ich, »wie sollen wir noch zur Rotonde kommen!«
»Irgendwie wird es schon gehen. Wie spät ist es denn?«
»Viertel fünf. Ist es denn hier noch weit zum Eiffelturm?
Ich sehe noch gar nichts von ihm.«
»Das sollst du auch gar nicht«, sagte Teddy. »Du sollst nicht immer vorher in die Weihnachtsstube gehen. Du darfst dich auch nachher nicht umsehen, bis ich es dir erlaube.“
Ach«, sagte ich. »Wenn ich mich nun doch umsehe?«
»Dann bin ich sehr böse«, sagte sie. »Komm jetzt und sei brav. Noch darfst du dich umsehen.«
Wir marschierten untergefasst und ziemlich stramm, wie Leute, die noch ein großes Programm zu erledigen haben. Rings um uns gab es Spaziergänger, gemütlich wandelnde Familien, Freundinnen, Paare. Alle gingen viel langsamer und zufriedener als wir. Ich hatte immer noch ein merkwürdig nervös frohes und gespanntes Gefühl, als stände mir noch ich weiß nicht was bevor. Der Tag war immer noch hell, über uns war immer noch feuchter Wind und Bewegung und Wolkenzug. Es waren noch fünfeinhalb Stunden, bis mein Zug ging. (S. 107-111)
Wir kamen über eine Eisenbahnbrücke, und mir fiel ein dass wir hier drunter durchgefahren waren, als wir nach Versailles fuhren. Auf der Brücke stand ein Mann mit einem kleinen Hund und einem Feuerchen, an dem er irgendetwas briet, das er feilhielt.
»Was ist das für ein komischer Mann?«, sagte ich. »Das ist ein Maronenhändler! Kennst du das nicht?«
»Nein!«, sagte ich, »so was gibts also? Was, der brät da Kastanien? Ich habe noch nie welche gegessen.« »Was?«, sagte Teddy, »Du hast noch nie Kastanien gegessen?«
»Nein«, sagte ich. »Aber jetzt, so wahr mir Gott helfe, will ich es tun. Komm, wir wollen Kastanien kaufen.«

Birgit Vanderbeke, ***Alberta empfängt einen Liebhaber,*** **Alexander Fest Verlag, 1997**
Im ersten Teil des Romans, geht ein Paar auseinander: der Astrophysiker Nadan und die Übersetzerin Alberta trennen sich zu Beginn einer Reise, die sie von Frankfurt in den „Süden“ hätte führen sollen. Nach der Trennung zieht Nadan als Forscher nach Arizona um, Alberta zieht als Deutschlektorin nach Lyon.
„Jean-Philippe“, der zweite Teil vom Roman, wird von einer weiblichen Figur erzählt, die ihre Identität nie preisgibt, sich aber von Alberta unterscheidet, da sie selber die Autorin der Kurzgeschichte *Alberta empfängt einen Liebhaber* ist.

Als deutsche Schriftstellerin und Übersetzerin lebt diese zweite Erzählerin mit ihrem französischen Ehemann Jean-Philippe und ihre achtjährige Tochter Cécile in T., „eine[r] kleine[n] Stadt am Rhône“ bei Lyon. (S. 51). Jean-Philippe ist Sozialwissenschaftler, arbeitet in Lyon und kehrt nur am Wochenende zurück. Das Paar lebt in einem Haus mit Jean-Philippes Eltern, Weinbauern in den Côtes-du Rhône, zusammen. Das Alltagsleben der Familie wird erzählt: ein kurzer Aufenthalt am Meer um Céciles Bronchitis zu kurieren, das gute Verhältnis der Erzählerin zu den Schwiegereltern, aber auch Jean-Philippes – im Prinzip beruflich begründete Abwesenheiten. Jean-Philippe hat *Alberta…* gelesen und findet, dass es eine „eine böse Geschichte“ ist, die bearbeitet werden soll. Seine Frau/die Erzählerin folgt dem Ratschlag, indem sie Alberta und Nadan so behandelt, als würden sie zur gleichen Realität wie Jean-Philippe und sie gehören. Einmal glaubt sie sogar Nadan im Stau auf der Autobahn gesehen zu haben, als sie mit Cécile vom Meeresurlaub zurückkommt.
Im dritten Teil ist Alberta wieder die Ich-Erzählerin. Sie hat versucht, in Lyon ein neues Leben aufzubauen, hat eine Liebesbeziehung zu Eugène, ihrem Nachbarn und Schmied. Eines Tages ruft Nadan sie an, als er zufällig in Lyon ist. Sie entscheidet sich, ihn wieder zu sehen, und lädt ihn zu sich nach Hause zum Diner ein. Sie empfängt ihn „wie man einen Liebhaber empfängt“ und ist verblüfft, wenn er ihr erzählt, dass er jetzt verheiratet ist, dass seine Frau ein Kind erwartet und er in Lyon einfach Zeit zum Totschlagen hatte. Dieser Schluss macht die Abtreibung, die am Tag davor stattgefunden hat, nachträglich besonders dramatisch: man vermutet bei der Lektüre, dass das Kind von Eugène war; dabei lässt die Erzählung in der Schwebe, ob sich Alberta für die Abtreibung vor oder nach Nadans Anruf.
Im Epilog gratuliert Jean-Philippe seiner Frau für die so verarbeitete Novelle.

„Alberta [ging] durch den Nebel in Lyon zwischen Rhône und Saône spazieren, zuerst wegen der Schönheit der Renaissance-Stadt und wegen der Fremde, voller Aufregung, die übrigens nicht frei von hektischen Momenten war, und voller Entzücken über die märchenhaften Blumenläden, in denen Wiesenunkraut zu leuchtenden Sträußen gebunden wurde“, sie isst *tarte au citron* und „geht „viel ins Kino, versuchte sich hier und da in französischer Leichtlebigkeit“, was ihr nicht gelingt, denn „weniges bewegte sie“ (S. 61).
„Sie lernte Froschschenkel zubereiten, sie lernte, sich die Haare dunkelrot zu färben“, fährt Motorrad mit Eugène und macht „was Frauen so machen, wenn sie ein neues Leben anfangen“ (S. 74).

2.2. Regard français sur l'Allemagne

La Fontaine, « Le Paysan du Danube », ***Fables,*** **XI, 7**

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau :
[v.2-3]
J'ai pour le fonder à présent
Le bon Socrate, Ésope, et certain Paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers ; quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue,
Toute sa personne velue
Représentait un Ours, mais un Ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des Villes
Que lave le Danube : il n'était point d'asiles,
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue…
Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister :
[v. 25-40 : Le paysan du Danube critique violemment la colonisation romaine : elle a réduit les populations locales en esclavage, pille leurs ressources, détruit les sociétés locales et est un exemple de comportement immoral et décadent, auquel la fable oppose la simplicité vertueuse des Germains.]
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
[v.51-71 : Fortsetzung der Kritik, die Römer sollen ihre Kolonialverwalter zurückziehen, denn sie sind nur schlechte Beispiele, die die Germanen korrumpieren.]
Vos Préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse, et que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
[v.77-80]
[…] Ce discours, un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
À ces mots il se couche et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa Patrice; et ce fut la vengeance,
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres Préteurs, et par écrit
Le Senat demanda ce qu'avait dit cet homme,

Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Voltaire, *Candide,* 1759

Lecture: chapitres I à III: https://fr.wikisource.org/wiki/Candide,_ou_l'Optimisme/Garnier_1877

Balzac, *Le Cousin Pons,* 1847

Compositeur, Pons a eu un succès éphémère dans les années 1810-1816. Mais il a eu peu de succès. Pour vivre, il est devenu chef d'orchestre dans un théâtre de variétés, où il a rencontré **Schmucke, musicien allemand** qui vit à Paris et devient son grand ami. Les deux hommes se mettent en ménage. L'amitié de Schmucke est pour Pons une consolation à une époque de sa vie où les portes des maisons qu'il avait l'habitude de fréquenter se ferment les unes après les autres. Malgré l'indifférence et même l'hostilité de ses parents et anciens amis, Pons, croyant rendre service, essaie d'organiser le mariage de Cécile de Marville, jeune fille qu'on n'a pas réussi à marier jusqu'ici et lointainement sa parente – avec Fritz Brunner, riche allemand installé à Paris et ami de son collègue de l'orchestre Wilhelm Schwab. Mais Brunner se rétracte au dernier moment. La famille de Cécile rend Pons responsable de cet échec. Déjà éprouvé par la vie, Pons, meurt de chagrin. Ayant compris que Pons n'était pas si pauvre que le laissait supposer son train de vie modeste, la famille de Marville réussit à faire annuler à son profit le testament de Pons, qui voulait laisser tous ses biens à Schmucke.

Lecture : le portrait de Schmucke: https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Cousin_Pons pp. [392] à [396]

Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum,* 1879

Le médecin français Sarrasin apprend qu'il hérite la somme faramineuse de 500 millions de francs de la Bégum Gokool, princesse indienne qui avait épousé son grand-oncle. Mais un autre héritier, Herr Schultze, professeur de chimie à l'université d'Iéna, se manifeste et ils doivent partager l'héritage. Sarrasin et Schultze décident l'un et l'autre d'employer leurs parts respectives de l'héritage pour construire en Orégon deux cités nouvelles correspondant à leurs idéaux. Sarrasin crée France-Ville, une « cité du bien-être », conçue selon les principes de la science. Schultze, convaincu que ce projet français, conçu par un cerveau de « race latine » est voué à l'échec, construit Stahlstadt, la cité de l'acier, un complexe industriel géant. Il projette de détruire France-Ville. Marcel Bruckmann, jeune et brillant ingénieur alsacien – ami d'Octave, le fils de Sarrasin, et amoureux de sa fille Jeanne –, se fait embaucher sous un faux nom à Stahlstadt pour en observer l'organisation et percer les secrets industriels de Schultze. Il réussit à empêcher la destruction de France-Ville. Schultze meurt, asphyxié par le gaz avec lequel il voulait exterminer la population de France-Ville. Marcel épouse Jeanne.

Lecture : chapitre III (l'annonce faite au congrès d'hygiène par Sarrasin de la construction de France-Ville et portrait de Herr Schultze) ; V (Stahlstadt), VII (le bloc central), VIII (le canon géant de Herr Schultze), X (l'article malveillant de la revue allemande *Centurie* sur France-Ville)
https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Cinq_Cents_Millions_de_la_Bégum

Philippe Bertrand, *Patacloc. Le Mystère de Berlin,* Paris, Naïve, 2006

Les insectes se sont installés dans un Berlin en ruines après la disparition de l'espèce humaine. Le moustique français Jérémie Patacloc arrive à Berlin pour prendre un poste de professeur intérimaire dans le laboratoire d'anthropologie du professeur Ploute. Ils se consacrent à l'étude de la « proto-littérature », c'est-à-dire la littérature laissée par l'espèce humaine. Le professeur Ploute est assassiné dans son bureau. Brutalement interrogé par la police, Jérémie est soupçonné d'être l'auteur du meurtre. D'autres meurtres suivent. Heureusement, Jérémie a fait la connaissance de deux journalistes du *Diptère Zeitung*. Ensemble ils déjouent les activités d'une société secrète, l'Ordre pour la Supériorité Cosmique des Insectes, qui soutient que les insectes étaient de toute éternité destinés à dominer le monde, alors que le professeur Ploute soutenait que la disparition des humains était purement accidentelle (due à leur irresponsabilité environnementale). Jérémy et ses amis empêchent la secte de prendre le pouvoir.

L'aspect délabré de la ville le frappa, telle qu'il l'apercevait à travers les vitres du taxi puant qui le conduisait à son hôtel. Le conducteur slalomait entre les nids-de-poule. À plusieurs reprises, il n'hésita pas à rouler sur les trottoirs, sans grande considération pour les passants qui devaient se plaquer contre les murs pour éviter l'écrabouillement.
Ce matin-là, dans la lumière blanche de l'hiver, la ville en ruine ressemblait à un champ de bataille, avec ses bâtiments à demi écroulés et ses lampadaires tordus. Des tas informes de caillasses et de poutres encombraient la rue. Berlin faisait penser à la carcasse décharnée d'un énorme animal.

Depuis la catastrophe, il flottait dans l'atmosphère une odeur persistante de hamburger pourri. Des lambeaux de brume jaune restaient accrochés au ciel; ils filaient dans les courants d'air glaciaux en ondulant comme des bancs de poissons.
Si ses informations étaient exactes, Patacloc aurait dû trouver l'université au coin de la troisième rue, sur la droite. Ce devait être cette lourde bâtisse à colonnades, ceinturée d'un jardinet où s'étiraient des arbrisseaux morts-nés. Le moustique avait les pieds gelés dans ses bottines. Il avisa un type, une sorte de charançon coiffé d'une casquette plate, appuyé contre un montant de la porte. Son uniforme de drap bleu lui dégoulinait sur les épaules.
– Bonjour, mon brave, entama Patacloc d'un ton badin. Est-ce bien ici l'université Humboldt ?
– Crotte, répondit l'autre malpropre, en se grattant le museau.
– Holà! Vous m'avez l'air de méchante humeur, monsieur. (p.12-13)

Patacloc est tombé amoureux de Miti von Reichendorf, jeune et jolie libellule, qui était l'assistante du professeur Ploute. Mais elle est membre de l'Ordre pour la supériorité des insectes et a reçu l'ordre d'assassiner Jérémie et lui donne rendez-vous au Pergamon-Museum. Boulkof, un journaliste, met Jérémie en garde.
– Vous pensez que c'est un piège ? demanda le moustique d'un air niais.
La simple écriture de Miti lui donnait des frissons.
– Tu plaisantes, Pata ? fit Justinus. Ce truc sent l'insecticide à plein nez.
Une discussion-fleuve commença. Boulkof, homme d'action, exigeait d'accompagner le moustique. Jérémie insistait pour passer à l'acte. Peter tentait de mettre les deux autres d'accord. Bref, chacun restait dans son rôle. Au bout de quelques heures, il fut décidé que Patacloc se rendrait au rendez-vous. Peter et Justinus se tenant à proximité, prêts à intervenir en cas de danger. Un si large détour pour aboutir à une telle évidence laisse pantois.
Jérémie marchait dans la ville. Il se dirigeait vers le Pergamon Museum.
Sur Unter den Linden, les vitrines des magasins n'étaient plus de la première fraîcheur. Les seules à tenir encore debout dataient de la nuit des temps, la plupart s'étant effondrées sur elles-mêmes. Recouvertes d'un édredon de poussière grise, elles ressemblaient à des tombeaux égyptiens après le passage des pilleurs de sépultures. Sur le trottoir, des bataillons de fourmis déblayaient les ruines. Les bosseuses se contentaient de déplacer les tas. D'énormes congères de pierres s'accumulaient le long des façades. De temps à autre, une colline de gravats s'écroulait dans un grondement d'avalanche.
Pour atteindre le pont qui conduisait au musée, le moustique escalada un éboulis. Un vent glacial qui remontait le fleuve balayait les abords du Pergamon. Tout était désert. Jérémie s'engagea sur l'esplanade et pénétra sous l'auguste porche du musée. (p.138-140)

Mais Miti ne peut se résoudre à assassiner Jérémie. Elle se contente de l'embrasser. Boulkof, qui a suivi Jérémie sans le lui dire, voit comment il se fait kidnapper par des membres de la secte. Il prévient le chef de la police, qui donne l'assaut dans le Palais de Montbijou, arrête tous les membres de la secte et fait libérer Miti et Jérémie. Justinus Boulkof peut publier son grand article dans le *Diptère Zeitung.*

Une secte prête à tout par Justinus Boulkof

Toutes les idées sont dans la nature, comme disait le défunt professeur Ploute. Même les plus néfastes. Une petite association culturelle – l'Ordre pour la Supériorité Cosmique des Insectes – fondée il y a quelques années par Josef Grunnaf, un humble portier de l'université Humboldt, lui-même ancien universitaire, défendait l'idée simple que les insectes étaient prédestinés, depuis l'aube de la création, à devenir les maîtres du monde. Une opinion comme une autre, plutôt flatteuse pour notre espèce et donc assez facilement partagée par un grand nombre de nos semblables.
Cette vision, fondée sur des données scientifiques approximatives (les insectes sont apparus sur la Terre il y a environ trois cents millions d'années, c'est-à-dire bien avant les humains, ce qui leur donnerait une forme de priorité…), était contestée par certains savants, comme le professeur Ploute, chercheur en sciences humaines à l'université Humboldt. Ce grand érudit soutenait la thèse inverse. La disparition de l'espèce humaine et le Grand Chambardement qui s'ensuivit n'étaient, à ses yeux, qu'un accident stupide : les insectes n'étaient rien d'autres que des héritiers de circonstance, même

s'ils avaient été, par ailleurs, le groupe le plus important du règne animal avant l'extinction de tous les autres (voir, page 6, l'article du professeur Jérémie Patacloc, « Sectes d'insectes et Grand Chambardement »).

Dérives barbares

On aurait pu en rester au stade de la controverse scientifique, mais l'Ordre pour la Supériorité Cosmique se sentait investi d'une grande mission. Au fil des ans, le petit regroupement s'était transformé en une magistrale organisation secrète. Josef Grunnaf, grand maître autoproclamé de l'ordre, avait constitué autour de lui un collège de « grands Satrapes » chargé de le diriger. Il y avait adjoint une milice privée. Ces satrapes, recrutés dans les milieux les plus divers, comptaient des personnalités en vue, comme le juge Müller ou encore le commissaire Gronsch.

Leurs réunions se tenaient dans le plus grand secret, participants masqués et rituels bizarres, au palais de Monbijou, prêté pour l'occasion par la comtesse Hilda von Sturm, elle-même élevée au rang de grande Satrape. Petit à petit, les dérapages se multiplièrent. Publications agressives. Conférences belliqueuses. Menaces à peine voilées contre les savants opposés aux thèses de l'Ordre. Jusqu'aux déviations les plus graves, les plus sanglantes.

«On a affaire ici à des mécanismes classiques, explique le professeur Patacloc. *Dans ce genre de secte, on observe toujours le même mélange de grandes idées, d'ambitions personnelles débridées et de cupidité sauvage. C'est ce cocktail explosif qui conduit aux dérives les plus barbares. «*

L'Ordre franchit une nouvelle étape lorsqu'il se prononça pour l'élimination physique de ses contradicteurs. Son premier geste fut d'assassiner le professeur Ploute qui s'apprêtait à faire connaître le résultat de ses recherches sur le sujet. On soupçonne que Grunnaf lui-même fut l'auteur du méfait.

Lutte sans merci

Parallèlement à cette dérive fanatique, une lutte sans merci venait d'éclater au sein même de la direction de l'organisation secrète. Hilda von Sturm, partisane des thèses les plus ancestrales, soutenait l'idée d'un retour à l'élimination des mâles par les femelles après la reproduction. Elle y voyait un idéal de pureté pour l'espèce. Elle se heurtait, sur ce point, au grand maître Josef Grunnaf. Et pour cause...

Il semble que ce soit elle qui commandita, coup sur coup, le meurtre du juge Müller, puis celui du directeur de l'oothèque municipale, le Doktor Schlegel : deux victimes emblématiques étant donné leur position sociale. Plus rien, à partir de là, ne pouvait arrêter la machine infernale.

Lorsque les autorités policières, sous la direction de l'admirable procureur Chamisso, décidèrent d'investir le palais de Monbijou, pour couper court aux agissements monstrueux de la secte, elles y découvrirent les restes affreusement mutilés du grand maître Josef Grunnaf, victime à son tour du fanatisme d'Hilda von Sturm.

On n'en saura pas plus sur les raisons de cet infect assassinat. La sanglante comtesse a péri durant l'assaut. Mais les archives de l'ordre, découvertes sur place, ont permis l'arrestation de nombreuses personnalités liées à l'organisation secrète. Tout laisse à penser qu'un plan de vaste envergure était prêt pour investir les lieux de pouvoir et imposer à l'ensemble de la société les thèses autoritaires de la secte.

Le procureur Chamisso, qui vient d'inculper une trentaine de personnalités, dont le commissaire Gronsch, tenait cette après-midi une conférence de presse (voir page 2). Il a expliqué à quel point il était urgent d'intervenir. Selon lui, des milliers d'adeptes de l'ordre se préparaient à surgir au moindre signe de leurs chefs. Il a lancé un appel à la prudence, en rappelant cette phrase du professeur Ploute : *« Le fanatisme est la mort de la conversation.* (Extrait du *Diptère Zeitung*).

(p. 163-168)